

LUNDI
N° 52

21



Daniel
Schneidermann

BERLIN, 1933

LA PRESSE INTERNATIONALE
FACE À HITLER

— SEUIL —

Pourquoi
n'ont-ils rien dit ?

BERLIN, 1933

Du même auteur

Tout va très bien, Monsieur le ministre
Belfond, 1987

Où sont les caméras ?
Traité de la gloire médiatique
Belfond, 1989

La disparue de Sisterane
Fayard, 1992

Anxiety show
De la peur à la télévision
Arléa, 1994

Arrêts sur images
Fayard, 1994

Nos mythologies
Plon, 1995

L'étrange procès
Fayard, 1998

Du journalisme après Bourdieu
Fayard, 1999

Les folies d'internet
Fayard, 2000

Le cauchemar médiatique
Denoël, 2003
Gallimard, 2004

C'est vrai que la télé truque les images ?
Avec Clémentine Schneidermann
Albin Michel, 2008

Où le sang nous appelle
Avec Chloé Delaume
Seuil, 2013

Liberté d'expression : a-t-on le droit de tout dire ?
La Ville brûle, 2015

DANIEL SCHNEIDERMANN

BERLIN, 1933

La presse internationale
face à Hitler

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136929-8

© Éditions du Seuil, octobre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons
d'amour*

[...]

Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?

[...]

Je twisterais les mots, s'il fallait les twister

Jean Tenenbaum, dit Jean Ferrat

Nuit et Brouillard, 1963

Un Mussolini allemand

Un Mussolini allemand.

Trois mots.

Ces trois mots sont exhumés d'un journal américain des années 1920. C'est peut-être bien la toute première mention de Hitler dans la presse américaine. L'article, en page intérieure, est écrit juste après le putsch raté de Hitler à Munich (1923), événement qui n'a pas vraiment frappé les esprits. Une obscure agitation de brasserie dans la capitale méridionale du grand vaincu de la Grande Guerre. Quelques morts, quelques blessés, un agitateur à moustache incarcéré plusieurs mois, détention qu'il mettra à profit pour rédiger un pavé abscons et suintant la haine, *Mein Kampf* : une péripétie. La presse se réveillera dix ans plus tard, quand il sera trop tard. Et encore.

Mais tout de même. Quelques reporters plus curieux que les autres poussent jusqu'à Munich. Allez savoir, ce Mussolini allemand à moustache est peut-être une bonne histoire.

Ces trois mots, je les trouve cités dans un article du site universitaire *The Conversation*, publié fin 2016. Un chercheur américain s'est soudain intéressé au traitement de la montée de l'hitlérisme par la presse américaine des années 1920. Et plusieurs sites de presse, au même moment, ont multiplié les plongées dans les archives sur le même sujet.

Pourquoi tout d'un coup de jeunes chercheurs, de jeunes journalistes biberonnés à Facebook se penchent-ils, comme sur des grimoires, sur des reportages jaunis de près d'un siècle ?

Pour y chercher l'écho de leur propre effondrement intérieur.

Car ils ne savent plus où ils habitent, les jeunes journalistes américains de 2016, ceux qui croient à l'information, sûre, vérifiée, recoupée, impartiale, bienfaitrice, indispensable pilier de la démocratie, épuisés par leur bataille perdue contre les *fake news*. Voici que vient d'accéder au pouvoir un promoteur new-yorkais peroxydé, grossièrement démagogue, qui, depuis le début de sa campagne, les a pris pour cible, eux. Et même pas pour cible collatérale. Non : pour cible prioritaire, centrale. Donald Trump a décidé que ses ennemis principaux étaient les journalistes, les meilleurs, ceux des plus grands médias, au palmarès le plus prestigieux : CNN, le *New York Times*, le *Washington Post*. La trumposphère a inondé la campagne de calomnies invérifiables, qu'ils se sont épuisés à démonter. Et la preuve qu'ils n'ont pas trouvé la parade, c'est qu'il est élu (avec moins de voix que son adversaire démocrate Hillary Clinton, c'est vrai, mais élu tout de même).

Alors ils s'interrogent, les journalistes (euphémisme, pour dire qu'ils ne savent plus où ils habitent). Quand ont-ils eu tout faux ? Forcément, ils ont raté quelque chose, sinon l'accident ne s'explique pas. Ont-ils forcé sur le quolibet, au début, quand le promoteur est apparu dans la course des primaires, avec sa casquette et son pedigree d'inquiétant clown de télé-réalité, quand il aurait fallu, d'emblée, sonner le tocsin ? Aurait-il dû, au contraire, garder davantage de distance ?

Trump va-t-il établir aux États-Unis un régime autoritaire ? Une sorte de Télécrature ? Une dictature de Twitter ? Mus par une sourde angoisse, ils s'en vont donc fouiller, sans trop savoir ce qu'ils cherchent, dans les précédents comparables, ou qu'ils estiment comparables, de séismes cognitifs.

Et quand on parle d'inimaginable, c'est le nazisme qui arrive bon premier.

* * *

Un Mussolini allemand.

Jusqu'à quand l'ont-ils simplement pris pour un Mussolini allemand ?

Les devanciers, les grands devanciers, ont-ils été plus performants, plus lucides, plus professionnels, devant l'apparition de Hitler, et son inexorable ascension ? Recherche techniquement facile : beaucoup d'archives de presse sont en ligne, aujourd'hui. Pas besoin de s'enterrer dans une bibliothèque de Washington ou du Wisconsin. Trois clics, un abonnement, et on replonge dans l'ambiance médiatique de la Grande Crise, celle de 1929, et de la république de Weimar. Et en voiture pour Munich, pour Berlin.

Un Mussolini allemand. Je lis et relis ces trois mots. Cette naïveté, cette virginité du regard, cette tentative de supplanter la compréhension exacte du personnage par une comparaison facile. À l'époque, pour frapper le lecteur américain, qui a vaguement entendu parler de Mussolini mais jamais encore de Hitler, cette comparaison s'impose *a priori* : myopie des reporters, nez collé à l'événement. Évidemment, vue d'aujourd'hui, cette myopie les accable, quand on connaît la suite. Mais en même temps, elle fait écho à ma hantise familière, cette hantise de rater l'événement, de ne savoir ni le reconnaître ni le nommer, de passer à côté.

Je lis et relis ces trois mots, et déjà ils m'ont capturé. J'ai toujours été incapable de résister au pouvoir des mots. Je n'y peux rien : les mots m'entraînent. Je sais que ce n'est pas très raisonnable, tous les gens raisonnables vous le diront. Je ne le sais pas encore, mais déjà l'expédition m'a embarqué. Prendre le siècle à rebours, surgir sur ses arrières, et remonter aux sources

du ratage du siècle, du ratage majuscule, du ratage à 50 millions de morts : qui résisterait au voyage ?

* * *

Je peux facilement me représenter la montée du nazisme, considérée par la presse internationale d'alors, comme un cauchemar sans réveil. D'abord, avant 1933 : patience, la monstrueuse baudruche va se dégonfler. On va tous se réveiller. Puis, quand Hitler est nommé chancelier : il va forcément se calmer, renier ce dément programme de campagne, balancer ses uniformes, enfiler le costume des politiciens raisonnables, deux mois et on n'en parle plus. Ensuite, quand le régime se stabilise après quelques mois, sans renoncer à son anti-sémitisme hystérique et à ses gesticulations internationales : en réalité, tout cela ne nous entraîne pas *vraiment* vers la guerre. Les démocraties civilisées vont faire barrage. Quelque chose va se passer. Quelqu'un va écraser les freins. On va *vraiment* se réveiller.

Est-ce à dire qu'aucun journaliste de 1923, de 1930, de 1932, n'a vraiment compris ce qui se jouait ? N'étaient-ils pas privés de la liberté de dire ? Mais quand ils ont compris, ont-ils vraiment raconté l'hitlérisme ? Et puis, Hitler parvenu au pouvoir en 1933, combien de temps ont-ils continué à ne pas en croire leurs yeux ? Combien a-t-il fallu de boycotts de commerces juifs, de tabassages de rue par les milices brunes, de lois antisémites, de disparitions inexplicables, de morts en camps de concentration, dont ne sont restituées aux veuves, dans des urnes, que les cendres, pour que la presse occidentale, présente en nombre à Berlin, ose les mots justes pour nommer ce qui se déroulait devant ses yeux ?

Six ans durant, de 1933 à 1939, les envoyés spéciaux et les correspondants d'une presse démocratique se confrontent à un régime raciste et totalitaire. Deux logiques. Deux langues. Pourquoi ne hurlèrent-ils pas le péril aux oreilles du monde ?

Quels furent les obstacles les plus infranchissables à un récit simplement professionnel des événements ? La censure nazie, bien sûr. Mais seulement elle ? Ou aussi la réticence des propriétaires de médias, parmi lesquels je suppose, comme aujourd'hui en France, une poignée de milliardaires à gros intérêts et à petites lubies ? Ou encore le refus de savoir des lecteurs eux-mêmes, dans les démocraties occidentales ?

Par leur formation, leurs conditions de travail, la structure économique de leurs journaux, qu'est-ce qui sépare, et qu'est-ce qui rapproche ces grands ancêtres, de leurs jeunes et lointains successeurs, dans la presse occidentale d'aujourd'hui ?

Avant même de savoir moi-même que je vais l'entreprendre, cette expédition me fascine. Sommets inaccessibles, scintillements lointains, dangers innombrables. Vertige anticipé du grimpeur dans la rimaye. Et avec quel équipement, la grande randonnée ? Un bagage universitaire ? Même pas. Un glorieux pedigree de correspondant de guerre ? Pas davantage. À peine une panoplie de journaliste, au tournant du xx^e et du xxi^e siècle, dans un pays assoupi et paisible qui s'appelle la France, autant dire un enquêteur d'eau douce, par temps calme. Pas raisonnable, je vous le disais.

* * *

« Ah oui ? Tu vas te lancer dans ces vieilles histoires ? »

Ma mère est assise sur le fauteuil habituel du petit deux-pièces de mon enfance, le regard perdu dans les thuyas du jardin de sa résidence. Et j'entends ses mots. Son scepticisme amusé, quand je lui annonce que je pars en expédition dans les années 1930.

Ma mère avait onze ans à l'arrivée de Hitler, treize ans l'année des lois de Nuremberg, seize ans à la Nuit de cristal, dix-huit ans à l'entrée des Allemands à Paris, vingt-deux ans à la Libération. Elle a plutôt tranquillement traversé l'Occupation à Lyon, en zone Sud. Même après que les Allemands, le 11 novembre 1942, ont franchi la ligne de démarcation, même après que

Klaus Barbie, « le boucher de Lyon », le tortionnaire de Jean Moulin, a posé ses pénates dans la ville, elle a traversé les années noires sans dommages visibles. Pas grand-chose à transmettre au total, sinon cette légende familiale : l'éclair de génie de mes grands-parents qui, toutes activités professionnelles leur étant interdites par le statut des Juifs de Pétain, ont eu l'idée de se lancer dans la confection et la vente de sacs à provisions dépliés.

Ces Juifs, tout de même, quel sens de l'adaptation. Quel don pour trouver les créneaux porteurs. Imaginez une ménagère lyonnaise, en période de cartes d'alimentation. Elle sait qu'un arrivage de patates, d'oranges, de beurre, peut survenir n'importe quand. Elle doit être prête à tout moment. Mais elle ne va pas se promener toute la journée avec un disgracieux filet à provisions. Ici intervient le génie de mes grands-parents, Béatrice et Raphaël Cohen : le sac à provisions savamment repliable, qui ne prend pas de place dans le sac à main et en cas de besoin, hop, se déplie d'un coup d'un seul, comme aujourd'hui une tente Quechua. J'ai bien ri quand les chaînes de distribution françaises, se voyant interdites de sacs plastique pour cause de préservation des océans, ont réinventé, les unes après les autres, le sac en tissu dépliant de mes grands-parents.

C'est la première anecdote d'Occupation de ma mère. La seconde, c'est l'innocente ignominie de ses voisins d'immeuble, à Lyon, un jour où une cavalcade matinale dans l'escalier a averti tous les locataires d'une descente de la Gestapo. Perquisition, arrestations, toutes les familles de bons Français soigneusement calfeutrées derrière les portes. Et plus tard dans la matinée, un voisin, croisant ma mère dans l'escalier : « Ah, vous êtes encore là ? On pensait que c'était pour vous ! » Les bons Français. Et la tête de ma mère, racontant en boucle l'histoire de la Gestapo et de l'escalier, encore éberluée. Sans colère, ma mère. Aucune colère. Tout est drôle, quand on y réfléchit. Tout est clownerie. Tout est clownisable. Ma mère a traversé l'Occupation, sans aucune autre séquelle qu'une ferme conviction : ça peut recom-

mencer n'importe quand. Il faut être prêt à faire ses valises dans l'heure, et hop. D'où peut-être sa carrière dans une galerie d'art, spécialisée dans le postimpressionnisme, Chagall, Dufy, Foujita, ces noms qui ont bercé mon enfance. Ça peut recommencer n'importe quand. Alors hop, tu roules tes tableaux dans la valise, et hop, bonjour l'Australie ou le Canada.

Deux anecdotes. Aucun acte d'héroïsme, aucun déporté dans la famille, à l'exception, côté paternel, d'un lointain cousin rescapé d'Auschwitz dont le témoignage a été recueilli par l'équipe de Spielberg : pour tout bagage familial mémoriel des années noires, c'est maigre. Et pour le reste, maman ? La vie de tous les jours ? Les flirts ? Les études ? Ma mère a eu dix-huit ans le 14 juin 1940. Regards évasifs vers les thuyas. Soupirs. Toutes ces vieilles histoires.

« Tu vas vraiment te lancer dans ces vieilles histoires ? » Je comprends bien ce qu'elle veut dire. La Shoah, c'est fini. Passé de mode. Fais-nous un livre sur le terrorisme, sur les icebergs qui fondent, trouve-nous une histoire de grand complot mondial, genre *Da Vinci Code*. Voilà ce que les gens veulent lire. Trouve un créneau qui marche, tant qu'à faire. La Shoah, c'est fini. À vrai dire, elle n'a pas duré longtemps, la mode de la Shoah. Dix ans, vingt ans. Avant, c'était trop tôt : la honte des rescapés, l'occultation de De Gaulle. Même Simone Veil n'a rien raconté pendant trente ans. Quand Jean Ferrat chante *Nuit et Brouillard*, par exemple, pas un mot sur les Juifs. Les déportés « raciaux », comme on disait, sont occultés par les « politiques », les résistants.

Pour ce qui concerne Ferrat, c'est vrai, je peux en attester. Dans sa magnifique chanson, *Nuit et Brouillard* (« Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers / Nus et maigres, tremblants dans les wagons plombés »), pas un mot sur les Juifs. « Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel », chante Ferrat. Comme elles s'installent dans les têtes, ces rimes innocentes ! À ta place, Samuel ! Derrière Jean-Pierre (la résistance communiste) et Natacha (une *Wonder Woman* de l'Armée rouge, j'imagine). La Shoah proprement dite ne s'installe vraiment

en haut du tableau que dans les années 1980, avec *La Liste de Schindler*, et *Holocauste*. Période de grâce. Goldman chante *Comme toi*. Film de Lanzmann. Et aussitôt, hop, c'est passé de mode, imperceptiblement, les révisionnistes s'en mêlent, et voici les Intifadas, Israël devient le Méchant international, est accusé d'instrumentaliser le génocide, Dieudonné ou je ne sais qui invente l'expression qui tue, « Shoah business », et l'on sent bien qu'Auschwitz ne remue plus les foules. Quelque chose est cassé.

« Et alors toi, tu vas nous faire un livre pour expliquer qu'avant la Shoah tout le monde se foutait de la Shoah ? C'est bien ça, ton livre ? »

Oui maman. En quelque sorte. Mais je vais ruser, tu sais, parce que moi aussi, je veux que tout le monde le lise, ce livre. Je vais essayer tout de même de le rattacher à un créneau porteur. Trump, par exemple.

* * *

Et il se trouve que c'est vrai : ce livre est né de l'effroi Trump. Cet effroi incrédule qui a suivi les rires. Il est né pendant la pause de fin d'année, en 2016. Donald Trump venait d'être élu. Il n'était pas encore intronisé. Les fins d'années sont désœuvrées. C'est la période où l'on peut se retourner sur les mois écoulés, remâcher nos insuffisances, nos ratages. Et dans le silence de cette pause, des rires me poursuivaient. Les rires qui avaient accueilli son entrée en lice, et ses premières apparitions télé de candidat. Les rires des chroniqueurs des talk-shows américains, dont nous avons sous-titré les meilleures prestations, pour le site de critique média que j'anime, *Arrêt sur images*, afin d'offrir *a posteriori* l'aveuglement médiatique à l'ironie des internautes. Trump candidat, quelle bonne blague ! Trump le blond décoloré ! Trump la créature dégénérée de l'argent, de la télé réalité et des médias, qui ne s'est lancé dans la course que pour faire la pub de ses marques.

J'ai encore en mémoire ces séquences de la télé américaine, visionnées en série. On y voit des journalistes, des intellectuels éclater de rire, en expliquant que non, jamais, Trump ne sera désigné comme le candidat républicain.

Ces rires. De journalistes. Informés. Professionnels de la profession. Le journalisme professionnel, les « journalopes », les « merdias », n'avaient jamais été aussi fortement contestés sur les réseaux sociaux. Nos rires à nous, dans l'équipe du site, quand nous nous obligeons à ne pas écrire « Trump ne sera jamais élu », pour le remplacer par « les risques sont très minces ». Comme nos prudences nous semblaient, à nous-mêmes, superflues !

* * *

Je suis ce qu'on appelle un « critique média ». Cela consiste à lire des journaux, beaucoup de journaux, à regarder des émissions de télé, à être attentif à ce qu'ils disent, à la manière dont ils le disent, aux constructions de phrases, aux photos d'illustration, à la place accordée à telle ou telle information par rapport à telle autre, à la manière dont elle est reléguée en page intérieure ou au contraire « montée à la Une » (repérer les hiérarchies inconscientes, donc).

Mais le métier consiste aussi à être attentif à ce qu'ils ne disent pas, à ce qu'ils suggèrent, ce qu'ils aimeraient dire, ce qu'ils pensent si fort que ça s'entend, aux points de suspension, aux soupirs, aux grimaces des présentateurs, aux transitions embarrassées.

C'est un métier où je suis obligé de supposer, de déduire beaucoup. De reconstituer comme un paléontologue, à partir d'une dent, l'itinéraire de la construction d'une information, comment elle est la résultante des pressions du propriétaire, de l'âge et de la carrière du journaliste auteur, des rapports de force dans le journal ou la chaîne qui la diffuse, des pressions extérieures. Une information n'arrive pas par hasard à la Une

d'un journal. Elle est toujours la résultante d'une série de choix, parfois conscients, parfois inconscients.

Dans ces déductions, je mets à contribution ma connaissance interne des rédactions. J'ai vécu longtemps dans une rédaction. Je sais toutes les pressions contradictoires qui s'y exercent. Je sais comment on y pense, on s'y bagarre, on y vibre, on y rumine, on y attend son heure. Cela ne me prémunit pas contre tout risque de me planter totalement. Cela m'est arrivé. Cela m'arrivera encore.

* * *

Tout au long du processus de l'élection de Donald Trump, j'ai oscillé entre effarement et incrédulité. Non, il ne peut pas être élu. Et s'il était élu, ça ne peut pas être la même histoire qui se reproduit. Mais cette incrédulité même, une petite voix intérieure me glissait qu'elle faisait écho à celle de mes confrères des années 1930. Incrédule, je n'ai cessé de me méfier de ma propre incrédulité.

Progressivement, tout au long de l'année 2016, nos rires ont fait place à l'effroi. Trump a été désigné candidat républicain. On a rigolé un peu moins fort. On rigolait encore, néanmoins, pour chasser nos peurs. Il serait éparpillé par Hillary Clinton, c'était certain.

Désormais, Noël était là, et Trump était élu. Répète après moi : le président Trump. Le président Trump s'est rendu à. Le président Trump a déclaré que. Répète encore. Tout était donc possible. Et particulièrement, il était possible que Marine Le Pen fût élue présidente de la République, en France, à la présidentielle de 2017.

Déboussolés, les journalistes américains, qui avaient tous, à l'exception de [ceux de] Fox News et de l'Alt-Right, milité activement contre lui, qui l'avaient d'abord classé dans la rubrique « divertissement » avant de se décider à le transférer en rubrique politique, ont cherché à comprendre comment il était possible

que ce grand pays, le leur, soit passé sous leurs radars réputés infailibles – le fameux « journalisme à l'américaine ».

C'est alors que parurent quelques articles rétrospectifs, sur le traitement par les mêmes médias américains de l'ascension de Hitler dans les années 1920 et 1930.

* * *

Il faut croire qu'il y a une mémoire de l'effroi.

Ni la génération actuelle de journalistes, ni leurs parents, ni souvent leurs grands-parents, n'ont de souvenirs des années 1930. Ma mère, par exemple, qui m'a transmis ces deux pauvres souvenirs de l'Occupation, a fait un total black-out sur ses années 1930. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que je n'ai pas posé beaucoup de questions. La jeunesse des parents, franchement, on s'en moque.

Sur la mémoire des années 1930, les années 1940 ont longtemps fait écran. Les années 1940, c'est la catastrophe advenue, le Mal au pouvoir, la fournaise mondiale, les chambres à gaz, les fosses communes. Le désastre en pleine face. Les années 1930, c'est plus oblique. Ce torturant remords rétrospectif, de ne pas avoir su arrêter à temps le train fou. Elles n'en finissent pas, les années 1930, de se dresser devant nous, index tendu : c'est votre faute, lâches peuples des démocraties, tout ce qui est arrivé ensuite ! Vous aviez tous les moyens de prévoir ! Si vous aviez seulement voulu !

Elles reviennent sans cesse hanter le discours public, avec leur guerre d'Espagne, leur Front populaire et sa non-intervention en Espagne, et surtout ces griffes du nazisme qui se referment dans les images Pathé Cinéma sur l'Allemagne avant de se refermer sur l'Europe, cet engriffement qui culmine avec Munich, la « drôle de guerre », et triomphe dans la débâcle. À vue d'œil, l'ombre noire recouvre l'Europe, avant le monde entier. On chante, on danse, valse musettes, petit vin blanc sous les tonnelles, mon bel amant de Saint-Jean, quand plane le rapace

au-dessus de la noce. On aimerait aujourd'hui, par-delà les décennies, et tout gonflés de ce que nous savons, leur crier : arrêtez l'accordéon ! Réagissez, tant qu'il est temps. Stoppez Hitler ! Mais que faire ? Nous restons sidérés par leur sidération.

Cet effroi des années 1930, c'est lui qui a resurgi tel quel, conservé dans les glaces, lors de l'élection de Trump.

Sous le coup de l'émotion, quelques journalistes, je le disais, ont exhumé quelques articles incroyables et myopes du *New York Times* des années 1920 et 1930. Mussolini y est décrit comme « un peu abrupt », et Hitler, donc, comme le personnage un peu clownesque du « Mussolini allemand ».

C'est dans un de ces petits articles que je découvre le nom de celui qui va devenir le premier de mes personnages : Edgar Ansel Mowrer. *Slate* le présente comme « le premier journaliste à avoir été expulsé de l'Allemagne nazie », à l'automne 1933. Si tôt ? Quel crime a-t-il donc commis ?

Le même article évoque aussi le cas d'un autre correspondant américain, dont le fils a été tabassé en pleine rue, à Berlin, parce qu'il refusait de faire le salut hitlérien. Mais l'article ne cite pas son nom. Ni aucune source. Il va falloir tirer les fils. L'expédition commence.

* * *

Quand Hitler arrive au pouvoir, le 30 janvier 1933 (je donne la date, parce que les dates vont avoir beaucoup d'importance dans ce récit), Edgar Ansel Mowrer est le correspondant à Berlin du *Chicago Daily News*, depuis 1923. Et sept mois plus tard, dès l'automne 1933, il est le premier journaliste étranger accrédité expulsé d'Allemagne. Pourquoi ? Parce qu'il a écrit que l'Allemagne hitlérienne était devenue « un asile de fous », assurent aujourd'hui les articles qui résument l'épisode en quelques lignes.

Tout peut toujours se résumer, c'est la base du métier. Pourtant, comme toujours, l'affaire est plus compliquée.



RÉALISATION : NORD COMPO à VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S à LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 136926 ()
Imprimé en France